

Le foot féminin belge se professionnalise

RED FLAMES L'équipe nationale dame est qualifiée pour la première fois pour la phase finale d'un Euro

► De nouveaux moyens ont été mis à disposition des « Red Flames ».
► Reste maintenant à confirmer sur la durée... et à tirer l'ensemble du football féminin belge vers le haut.

L'image, rafraîchissante, a rapidement fait le tour des réseaux sociaux, devenant quasiment virale. On y voit les « Red Flames » (ré)unies bras dessus bras dessous, à Zaventem, à la sortie de leur avion les ramenant de Serbie, où elles se sont imposées 1-3, quelques heures auparavant. Leur sélectionneur, Ives Serneels, consulte son smartphone et officialise leur qualification historique pour une phase finale de Championnat d'Europe, l'été prochain, aux Pays-Bas. Ces jeunes femmes, qui ont sacrifié une grande partie de leur temps libre voire de leur vie de famille pour réaliser ce rêve, peuvent exulter. Comme des gamines, aurait-on envie de rajouter tant on les devine dans le lâcher-prise, insensibles aux regards extérieurs des voyageurs en transit. « C'était un moment incroyable, terriblement fédérateur », se remémore leur capitaine, Aline Zeler (Standard). Cette qualification, on en avait tant rêvé. Elle est désormais dans la poche. Ce qui ne veut pas dire qu'on va s'arrêter en si bon chemin, après tous les efforts que nous avons consentis. »

Déficit d'image

Comme c'est le cas chez les hommes, à qui elles sont souvent comparées à tort mais dont elles peuvent et doivent s'inspirer en

termes de résultats, les « Red Flames » - un surnom trouvé il y a quelques années pour les différencier des « Red Devils » -, connaissent une croissance sans précédent depuis quelques années, initiée en son temps par Steven Martens, entre autres. Quantitativement, d'abord, comme en témoignent les chiffres de l'évolution des affiliées à l'Union belge, mais aussi qualitativement.

Ayant longtemps fait figure de parent pauvre de la discipline en raison d'une image de marque à connotation négative - sport masculin, de contact... -, le foot féminin est en train de sortir de sa chrysalide pour nous offrir du spectacle mais aussi une véritable identité propre, féminine. Du moins en Belgique, où la tradition n'y est pas aussi ancrée que dans d'autres régions du monde. Même si Roland Duchâtelet essayait bien de vendre son Standard Femina du mieux qu'il le pouvait, le déficit d'image avec les garçons, dans les grands clubs « traditionnels », a souvent été énorme, voire problématique.

« Le foot féminin est considérablement développé dans d'autres nations, comme les Etats-Unis, la Norvège ou l'Allemagne, poursuit Zeler. Chez nous, les parents n'hésitent plus à inscrire leur fille au foot, à venir leur faire essayer ce sport lors des journées de détection/découverte que nous organisons sous l'égide de l'ACFF (Association des Clubs Francophones de football) par exemple. De nature, une fille a un esprit compétitif. Elle teste perdre même si on est parfois encore un peu trop « gentilles » sur un terrain en Belgique. Mais les mentalités changent. »

Neuf joueuses à l'étranger

La disparition de la BeNe-League, une compétition qui réunissait les meilleures formations belges et néerlandaises, a porté un coup dur mais pas fatal à la compétition belge, « quelque peu dévaluée », selon Ives Serneels. « A cause de cela, on place la barre beaucoup trop bas, rappelait plus sévèrement Tessa Wullaert dans Sport-Foot Magazine, en début de saison. Celles qui veulent progresser doivent aller à l'étranger. En Belgique, on a trop vite fait le tour. »

Alors qu'elles n'étaient que 3 il y a un an et demi, elles sont aujourd'hui 9 du noyau de l'équipe nationale à franchir les frontières pour y exercer leur passion qui, du coup, devient un vrai métier. Fer de lance des « Red Flames », Tessa Wullaert est devenue professionnelle à temps plein à Wolfsburg, l'un des meilleurs clubs allemands avec lequel elle a échoué en finale de la Ligue des champions, face à Lyon. En début de semaine, Janice Cayman, l'une des autres « stars » de l'équipe, a été sacrée championne des Etats-Unis (sans guère jouer) avec Western New York Flash. D'autres ont choisi la voie d'un exil aux Pays-Bas, en France, en Norvège ou en Suède. « Même si toutes les joueuses ne peuvent se permettre pareille aventure, cela ne peut qu'être positif pour tout le groupe, poursuit Zeler. En Belgique, la Fédération a pris conscience de l'importance de professionnaliser l'encadrement de l'équipe nationale. Quand on se réunit, on le fait plus longtemps, notamment grâce à des stages à l'étranger qui sont importants pour l'esprit de groupe.

Par contre, on doit revendiquer nos spécificités, sans concessions. J'ai entendu parler que certains voulaient réduire le terrain ou changer nos tenues pour rendre ce sport plus attractif. C'est n'importe quoi ! Par contre, ce serait pas mal, par exemple, qu'il y ait davantage d'équipes 100% féminines chez les jeunes. » Aujourd'hui, nombre de jeunes filles doivent jouer au sein d'équipes de garçons jusqu'à leur 14-15 ans... ■

VINCENT JOSÉPHY

LE CHIFFRE

28 %

Selon les chiffres officiels, il y a actuellement 26.978 filles qui pratiquent le football dans des clubs affiliés à l'Union belge, pour 418.374 messieurs. Parmi celles-ci, on recense 9.289 jeunes filles âgées de moins de 18 ans et 17.689 dames. En Belgique, 330 clubs alignent au moins une équipe féminine, pour un total cumulé de 1.618 équipes : 730 équipes provenant de 204 clubs appartiennent à l'aile linguistique flamande (VFV), 629 équipes issues de 96 clubs à son pendant francophone (ACFF) tandis que la section regroupant le Brabant et Bruxelles (URBSFA) recense 259 équipes parmi 30 clubs différents. Sur les cinq dernières années, la progression du nombre d'affiliées a connu une augmentation de 28 %, passant de 21.000 en 2011 à 26.978 en 2016.

PRIMES

Pour vivre (de) leur passion, elles doivent s'exiler

A l'inverse de ce qui se passe en tennis par exemple, le football féminin ne peut rivaliser avec son homologue masculin en termes de salaires et de primes de matchs perçus. La grande majorité des joueuses de D1 belge le font quasi bénévolement, par passion, avec un défraiement de leurs frais kilométriques, parfois un - petit - fixe de quelques centaines ou un petit millier d'euros ainsi que des primes de match ne dépassant généralement pas 100 ou 200 euros pour les meilleures d'entre elles. En D2, elles touchent parfois 25 euros le... point. Souvent étudiantes ou bossant en parallèle avec

tout ce que cela implique comme dépense d'énergie et trajets pour se rendre aux entraînements, certaines d'entre elles choisissent désormais la voie de l'exil sous d'autres cieux plus rémunérateurs afin de vivre de leur passion ou du moins de pouvoir s'y concentrer à fond comme semi-professionnelles ou professionnelles à temps plein. C'est le cas par exemple de Tessa Wullaert à Wolfsburg par exemple. Dans l'ancien club de Kevin De Bruyne - qui culmine désormais à 200 à 250.000 euros... par semaine à Manchester City, lui -, la star de l'équipe belge gagne une « somme suffisante pour bien vivre et même mettre un peu d'argent de côté, pas pour me mettre à l'abri pour la fin de mes jours », comme elle le rappelait récemment. Elle bénédicte, en outre, de certaines primes de match conséquentes mais aussi de contrats de sponsoring avec notamment une célèbre équipementier sportif. Pour donner un ordre d'idées, les meilleurs clubs français (PSG, Lyon, Montpellier) offrent en moyenne 4.000 euros mensuels pour 1.500 à 3.000 pour les autres clubs. Enfin, une étude récente a démontré que la meilleure joueuse au monde, la Brésilienne Marta, est aussi la mieux payée au monde avec un salaire de 400.000 dollars par an. Aux Etats-Unis, où les Ligues sont professionnelles, il n'est pas rare que certaines joueuses touchent 200 ou 250.000 dollars par an. Pas de quoi concurrencer les hommes mais pas de quoi se plaindre non plus...

V. J.

l'expert Jean-Michel De Waele : « Plus possible d'ignorer cette progression »

Jean-Michel De Waele est sociologue du sport à l'ULB. Comme beaucoup d'observateurs, il constate un intérêt grandissant autour du foot féminin depuis quelques mois et en décrypte les principales raisons.

Une meilleure exposition.

« Même si c'est lent et long, l'exposition du foot féminin est plus grande qu'il y a dix ou quinze ans. Il n'est plus possible, aujourd'hui, d'ignorer cette progression. Le problème, c'est un peu le serpent qui se mord la queue : tant que les médias en parlent peu, le public ne s'y intéresse guère et si le public ne s'y intéresse pas, les médias n'en parlent pas. »

Une qualification à mettre en valeur.

« Cette qualification, c'est peut-être l'occasion de montrer des matchs de la compétition. Si les matchs sont télévisés, cela peut donner une certaine envie aux jeunes filles de se lancer dans l'aventure. Cela peut participer à un processus positif qui permettra de prouver à tout le monde que le niveau n'est pas aussi faible que ce que pense beaucoup de monde. A-t-on les spécialistes adéquats pour commenter ce genre de matchs ? Si ce sont les mêmes journalistes qui officient, qui ne connaissent ni les

joueuses ni les spécificités du sport féminin, on risque d'avoir un commentaire machiste de simple comparaison avec son alter ego masculin. Ce qui serait évidemment une grande erreur. Cela ne vient à l'esprit de personne, lors d'une finale de Wimbledon chez les femmes, de comparer avec le match masculin. Idem pour le 100 m en athlétisme ou en natation. »

Le rapport au corps. « Quand on évoque le foot féminin, il y a beaucoup de regards machistes, condescendants. Il y a toujours, comme pour tout autre sport féminin, le rapport au corps. Le sport dénude le corps, le met en avant et, dès lors, la tentation de comparer la plastique des joueuses en titille certains, même chez les commentateurs. »

Le foot féminin, un sport à part entière ? « Est-ce un sport à part entière ou estime-t-on qu'il s'agit d'un ersatz de sport masculin, et donc que les filles ne peuvent pas vraiment y jouer s'il ne s'agit pas de garçons manqués ? A la base, il n'y a pas de sport féminin. Historiquement, ce sont les hommes qui fai-

saient du sport. Dans les sports aristocratiques ou de la haute bourgeoisie comme le tennis par exemple, la féminisation est plus grande mais évidemment, dans des sports d'essence plus populaire, avec un rapport à la classe ouvrière comme dans le football, les femmes ont accusé un retard. »

Une évolution des mentalités.

« Elle peut aller de pair avec l'émergence d'un phénomène de mode. Quand vous regardez le rugby chez nous, c'est la même chose. Il y a quinze ans, personne ne pensait mettre son gosse au rugby, qui est devenu un sport très tendance à l'instar du hockey, qui a quitté les quartiers chics de Bruxelles et Anvers pour se démocratiser, se développer, se médiatiser. »

Pas de star, un format de compétition différent.

« Il n'y a pas vraiment, dans le foot féminin, de star mondiale comme Ronaldo, Beckham ou Messi. Tout cela est à construire, comme les compétitions internationales. Il importe de réfléchir non pas comme une imitation du foot masculin mais le faire vivre sous d'autres formes. Et je ne parle pas ici d'instaurer des tenues plus sexy comme le suggèrent certains. Quid de l'équipe nationale, des compétitions européennes ? Il ne faut pas évoquer le format du terrain, mais des compétitions. » ■

V. J.